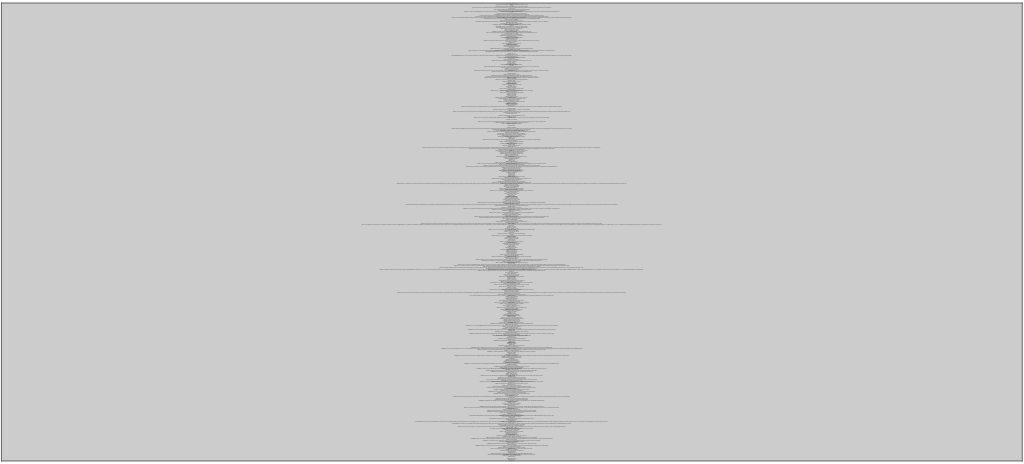


Hibernatus

HIBERNATUS texte

HIBERNATUS



ACTE II

L'ameublement est transformé de fond en comble, puisque nous sommes censés maintenant être en 1900.

Reconstitution minutieuse de la maison du Vésinet cette époque. Toute trace suspecte a naturellement disparu : plus de téléphone, plus d'électricité. Un phonographe vaste pavillon a remplacé la radio. De grandes plantes vertes ornent la véranda.

Au lever du rideau, une véritable photo de famille. Mais de famille d'autrefois.
Face au public.

Tartas, redingote et barbiche. Madame, grande jupe, corset et chignon haut. Didier, en Saint-Cyrien 1900. Sylvie, en culottes bouffantes de cycliste 1900. Et un nouveau membre le cousin Charles, moustache et petite moustache.

Dans un coin, un tableau de la vraie famille 1900 dont ils se sont inspirés.

LE PROFESSEUR. - Et maintenant que la famille est au complet, ne bougez plus. (Il va au pied de l'escalier. Appelle.) Louise !

DE TARTAS. - C'est pour une photo ?

MADAME. - Non, c'est pour Louise. Avec l'arrivée de Charles, elle embrouille tout.

CHARLES. - Ah ! Cette mouche ! (Il la presse, elle tient mal.) Tu es bien sûr que c'est celui-là, Victor ? Faudrait pas que je me sois gourré !

LE PROFESSEUR. - Eh bien, Louise ! Vous ne m'entendez pas ? Quoi ?

LOUISE, arrivant au pied de l'escalier. - Si. Mais comme Madame m'a dit qu'il y avait présent je m'appelle Irma, j'ai pas répondu quand on m'appelle Louise.

LE PROFESSEUR. - Il dort toujours ?

LOUISE. - Oui, monsieur le Professeur. Je l'ai bien vu, ce coup-ci. Quel joli garçon !

LE PROFESSEUR, plantant la bonne devant la famille et lui montrant Didier. - Qui est-ce ? Voyons si vous vous rappelez ?

LOUISE. - Un saint-cyrien.

LE PROFESSEUR. - a, je le vois bien, merci.

LOUISE. - Ce n'est plus M. Didier.

LE PROFESSEUR. - Très bien. Donc ?

LOUISE. - Donc, ce n'est plus le fils de Madame.

MADAME. - Eh si ! Ce n'est plus mon fils, mais comme je ne suis plus sa mère, que je suis la mère de Paul, je suis tout de même sa mère, puisque c'est son frère.
(Louise ahurie, fond subitement en larmes.)

LOUISE. - Je m'y retrouverai jamais ! Dj dans une famille ordinaire j'ai du mal m'y retrouver. Alors, celle-ci !

CHARLES, fasciné par le saint-cyrien. - Dire que c'était mon père !

MADAME. - Ah ! toi, ne va pas compliquer les choses !

LE PROFESSEUR. - Calmez-vous ma fille, et contez-moi bien, c'est enfantin. Oubliez la famille où vous serviez.

LOUISE. - Quelle famille ?

LE PROFESSEUR. - Les de Tartas. Fini les de Tartas : vous tes chasse.

LOUISE. - Chasse ? (Elle pleure.)

LE PROFESSEUR. - Elle est idiote ! Vous tes chasse, mais vous tes remplace. Chez les Fournier. De très bons patrons qui ressemblent aux autres comme deux gouttes d'eau, vous ne pourriez pas mieux tomber : voici monsieur Eugène Fournier, un gros parfumeur - vous chapardez de l'eau de Cologne, c'est une très bonne place, - et madame Clémentine Fournier, son épouse... Vous les appelez Monsieur... Madame... Rien de changé.
LOUISE. - Monsieur. Madame. Bien.

LE PROFESSEUR. - Ils ont deux fils. Deux L'an, c'est monsieur Paul.

LOUISE. - L'hiberné.

LE PROFESSEUR. - Cht ! Oui, c'est lui, mais ne prononcez jamais ce mot-là ! Monsieur Paul a fait une chute de cheval assez sérieuse, et il rentre de l'hôpital. Voici le cadet, monsieur Alexandre, le saint-cyrien.

LOUISE. - Monsieur Alexandre. Bien.

LE PROFESSEUR. - L'oncle Victor que voici est le frère de Madame.

LOUISE. - Le pique-assiette...

DE TARTAS. - a n'a pas changé.

LE PROFESSEUR. - Les Fournier l'hébergent, avec sa fille, mademoiselle Camille. Une enragée de la bicyclette.

LOUISE. - Mademoiselle Camille. C'est la cousine des deux garçons, alors.

LE PROFESSEUR. - Vrai ! Vous y êtes. Elle y est. Répétez encore.

LOUISE. - Monsieur, Madame, Monsieur Paul, l'hiberné... chat fait pas le dire, mais c'est lui quand même. Monsieur Alexandre. Monsieur Victor. Mademoiselle Camille...

LE PROFESSEUR. - C'est ça ! Nous sommes en 1900. Vous gagnez 35 francs par mois.

LOUISE. - 35 francs ?

LE PROFESSEUR. - 50.000, en réalité. On a plus que doublé vos gages, a vaut la peine de faire un petit effort, non ? (A Tartas.) Il faudra tout de même la surveiller !

LOUISE. - Ha ! ha ! C'est drôle ! L'oncle c'est le neveu !

LE PROFESSEUR. - Elle commence à comprendre, allons !

(Sortie de Louise et de Charles.)

DE TARTAS. - Alors, Professeur ? Toujours pas réveillé ?

LE PROFESSEUR. - Non.

DE TARTAS. - Mtin ! Je commence à trouver ça inquiétant, moi ! Ils n'y sont pas allés un peu fort avec la pique ?

LE PROFESSEUR. - Le docteur Pons vous a expliqué qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

DE TARTAS. - Enfin, vous savez combien ça fait qu'il dort ? Trois jours ! Mtin ! Mme le Gouvernement s'inquiète ! Amadour téléphone toutes les heures. C'est qu'avec lui, on ne sait pas jusqu'où ça peut aller !

LE PROFESSEUR. - Il faudra vous y faire même sans pique, il dort beaucoup plus qu'un individu normal.

MADAME. - Ah oui ?

LE PROFESSEUR. - Pour seize heures de veille, il a besoin de vingt-quatre heures de sommeil.

DE TARTAS. - Mtin !

LE PROFESSEUR. - D'ailleurs, proprement parler, il ne dort pas : il hiberne.

LE PROFESSEUR. - Son organisme a contracté une accoutumance. L'hibernation est devenue naturelle chez lui. Comme chez la marmotte, la chauve-souris ou le requin-plein.

DE TARTAS. - Alors, vingt-quatre heures sur quarante, il continue ne pas vieillir ?

LE PROFESSEUR. - Pratiquement pas. Enfin, beaucoup moins que vous et moi.

DE TARTAS. - Mtin ! On n'a plus qu'à se faire tous mettre en hibernation !

LE PROFESSEUR, Didier. - Ah ! dites-moi... qu'est-ce que c'est que ce mitron ?

DIDIER. - Quel mitron ?

LE PROFESSEUR. - Je ne peux pas faire un pas dans le jardin sans tomber sur un mitron qui vient livrer une tour Eiffel en nougat. Quoi ?

DE TARTAS. - C'est un figurant. Une idée moi. De temps en temps, il n'est pas mauvais qu'il voie aussi quelques têtes de l'extérieur.

LE PROFESSEUR. - Nous avions déjà les facteurs.

DE TARTAS. - Et c'était tout. Un peu maigre.

fin 2ème cellule

[illegible]

1. **PROBLEMA 1.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ uma função contínua e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ uma função definida por $g(x) = f(x) + f(x+1) + f(x+2) + \dots + f(x+n)$, onde $n \in \mathbb{N}$. Prove que g é uma função contínua.

SOLUÇÃO: Seja $x_0 \in \mathbb{R}$ qualquer número real. Como f é contínua, para qualquer $\epsilon > 0$, existe $\delta > 0$ tal que, sempre que $|x - x_0| < \delta$, temos $|f(x) - f(x_0)| < \epsilon/(n+1)$. Agora, se $|x - x_0| < \delta$, então $|x + k - x_0 - k| < \delta$ para todo $k = 0, 1, \dots, n$. Portanto, $|f(x + k) - f(x_0 + k)| < \epsilon/(n+1)$ para todo k . Assim,

$$|g(x) - g(x_0)| = |f(x) + f(x+1) + \dots + f(x+n) - f(x_0) - f(x_0+1) - \dots - f(x_0+n)| \leq (n+1) \cdot \epsilon/(n+1) = \epsilon.$$

Portanto, g é contínua em x_0 . Como x_0 foi escolhido arbitrariamente, g é contínua em todo $\mathbb{R}$.

2. **PROBLEMA 2.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \max\{f(x), g(x)\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Seja $x_0 \in \mathbb{R}$ qualquer número real. Como f e g são contínuas, para qualquer $\epsilon > 0$, existem $\delta_1 > 0$ e $\delta_2 > 0$ tais que, sempre que $|x - x_0| < \delta_1$, temos $|f(x) - f(x_0)| < \epsilon$, e sempre que $|x - x_0| < \delta_2$, temos $|g(x) - g(x_0)| < \epsilon$. Seja $\delta = \min\{\delta_1, \delta_2\}$. Se $|x - x_0| < \delta$, então $|f(x) - f(x_0)| < \epsilon$ e $|g(x) - g(x_0)| < \epsilon$. Agora, considere dois casos:

- Se $h(x_0) = f(x_0)$, então $h(x) = f(x)$ para x próximo o suficiente de x_0 , e portanto $|h(x) - h(x_0)| = |f(x) - f(x_0)| < \epsilon$.
- Se $h(x_0) = g(x_0)$, então $h(x) = g(x)$ para x próximo o suficiente de x_0 , e portanto $|h(x) - h(x_0)| = |g(x) - g(x_0)| < \epsilon$.

Portanto, h é contínua em x_0 . Como x_0 foi escolhido arbitrariamente, h é contínua em todo $\mathbb{R}$.

3. **PROBLEMA 3.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \min\{f(x), g(x)\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Este problema é análogo ao anterior. Basta considerar a função $k(x) = -h(x) = \max\{-f(x), -g(x)\}$. Como $-f$ e $-g$ são contínuas, pelo Problema 2, k é contínua. Portanto, $h = -k$ é também contínua.

4. **PROBLEMA 4.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \max\{f(x), g(x), 0\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \max\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 2, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \max\{k(x), 0\}$ é o máximo de duas funções contínuas, e portanto, pelo Problema 2, h é contínua.

5. **PROBLEMA 5.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \min\{f(x), g(x), 0\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \min\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 3, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \min\{k(x), 0\}$ é o mínimo de duas funções contínuas, e portanto, pelo Problema 3, h é contínua.

6. **PROBLEMA 6.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \max\{f(x), g(x), -1\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \max\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 2, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \max\{k(x), -1\}$ é o máximo de duas funções contínuas, e portanto, pelo Problema 2, h é contínua.

7. **PROBLEMA 7.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \min\{f(x), g(x), -1\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \min\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 3, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \min\{k(x), -1\}$ é o mínimo de duas funções contínuas, e portanto, pelo Problema 3, h é contínua.

8. **PROBLEMA 8.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \max\{f(x), g(x), 1\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \max\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 2, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \max\{k(x), 1\}$ é o máximo de duas funções contínuas, e portanto, pelo Problema 2, h é contínua.

9. **PROBLEMA 9.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \min\{f(x), g(x), 1\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \min\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 3, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \min\{k(x), 1\}$ é o mínimo de duas funções contínuas, e portanto, pelo Problema 3, h é contínua.

10. **PROBLEMA 10.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \max\{f(x), g(x), 0, 1\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \max\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 2, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \max\{k(x), 0, 1\}$ é o máximo de três funções contínuas, e portanto, pelo Problema 2, h é contínua.

11. **PROBLEMA 11.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \min\{f(x), g(x), 0, 1\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \min\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 3, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \min\{k(x), 0, 1\}$ é o mínimo de três funções contínuas, e portanto, pelo Problema 3, h é contínua.

12. **PROBLEMA 12.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \max\{f(x), g(x), -1, 1\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \max\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 2, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \max\{k(x), -1, 1\}$ é o máximo de quatro funções contínuas, e portanto, pelo Problema 2, h é contínua.

13. **PROBLEMA 13.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \min\{f(x), g(x), -1, 1\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \min\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 3, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \min\{k(x), -1, 1\}$ é o mínimo de quatro funções contínuas, e portanto, pelo Problema 3, h é contínua.

14. **PROBLEMA 14.** Sejam $f: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ e $g: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ duas funções contínuas. Prove que a função $h: \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}$ definida por $h(x) = \max\{f(x), g(x), -1, 0, 1\}$ é também contínua.

SOLUÇÃO: Considere a função $k(x) = \max\{f(x), g(x)\}$. Pelo Problema 2, k é contínua. Agora, a função $h(x) = \max\{k(x), -1, 0, 1\}$ é o máximo de cinco funções contínuas, e portanto, pelo Problema 2, h é contínua.

15. **PROBLE**

1. Introduction
2. Objectifs
3. Méthodologie
4. Résultats
5. Discussion
6. Conclusion
7. Bibliographie
8. Annexes
9. Résumé
10. Glossaire
11. Index
12. Table des matières
13. Liste des figures
14. Liste des tableaux
15. Liste des équations
16. Liste des symboles
17. Liste des abréviations
18. Liste des acronymes
19. Liste des sigles
20. Liste des initiales
21. Liste des noms propres
22. Liste des noms communs
23. Liste des noms de famille
24. Liste des noms de lieu
25. Liste des noms de pays
26. Liste des noms de villes
27. Liste des noms de rues
28. Liste des noms de places
29. Liste des noms de monuments
30. Liste des noms de bâtiments
31. Liste des noms de jardins
32. Liste des noms de parcs
33. Liste des noms de forêts
34. Liste des noms de lacs
35. Liste des noms de rivières
36. Liste des noms de montagnes
37. Liste des noms de collines
38. Liste des noms de vallées
39. Liste des noms de champs
40. Liste des noms de prairies
41. Liste des noms de champs de bataille
42. Liste des noms de champs de mines
43. Liste des noms de champs de mines
44. Liste des noms de champs de mines
45. Liste des noms de champs de mines
46. Liste des noms de champs de mines
47. Liste des noms de champs de mines
48. Liste des noms de champs de mines
49. Liste des noms de champs de mines
50. Liste des noms de champs de mines
51. Liste des noms de champs de mines
52. Liste des noms de champs de mines
53. Liste des noms de champs de mines
54. Liste des noms de champs de mines
55. Liste des noms de champs de mines
56. Liste des noms de champs de mines
57. Liste des noms de champs de mines
58. Liste des noms de champs de mines
59. Liste des noms de champs de mines
60. Liste des noms de champs de mines
61. Liste des noms de champs de mines
62. Liste des noms de champs de mines
63. Liste des noms de champs de mines
64. Liste des noms de champs de mines
65. Liste des noms de champs de mines
66. Liste des noms de champs de mines
67. Liste des noms de champs de mines
68. Liste des noms de champs de mines
69. Liste des noms de champs de mines
70. Liste des noms de champs de mines
71. Liste des noms de champs de mines
72. Liste des noms de champs de mines
73. Liste des noms de champs de mines
74. Liste des noms de champs de mines
75. Liste des noms de champs de mines
76. Liste des noms de champs de mines
77. Liste des noms de champs de mines
78. Liste des noms de champs de mines
79. Liste des noms de champs de mines
80. Liste des noms de champs de mines
81. Liste des noms de champs de mines
82. Liste des noms de champs de mines
83. Liste des noms de champs de mines
84. Liste des noms de champs de mines
85. Liste des noms de champs de mines
86. Liste des noms de champs de mines
87. Liste des noms de champs de mines
88. Liste des noms de champs de mines
89. Liste des noms de champs de mines
90. Liste des noms de champs de mines
91. Liste des noms de champs de mines
92. Liste des noms de champs de mines
93. Liste des noms de champs de mines
94. Liste des noms de champs de mines
95. Liste des noms de champs de mines
96. Liste des noms de champs de mines
97. Liste des noms de champs de mines
98. Liste des noms de champs de mines
99. Liste des noms de champs de mines
100. Liste des noms de champs de mines

debut acte 3

ACTE I I I

En scne, Charles, Didier, Sylvie.

Charles et Syvie, assis une table, des piles de lettres devant eux, crivent sans arrt. Didier, lui, fait marcher le phono.

SYLVIE. - Didier ! Tu ferais mieux de nous aider.

DIDIER, arrtant le phono. - Non ! Depuis que Mlle Evelynne est devenue Hlne, et qu'au lieu de rpondre aux lettres de Paul, elle rpond ses baisers, on nous a coll son boulot. Moi, je ne marche pas. Mtin !

CHARLES. - Ah ! oui ! Vivement qu'on revienne en 57 !

DIDIER. - C'est cette mouche qui t'embte.

CHARLES. - La mouche, ce n'est rien ! Mais il me demande tout le temps de refaire le ventriloque, tu comprends !

DIDIER. - Evidemment. Ceci dit, remets-la, ta mouche. C'est imprudent.

CHARLES. - Il hiberne !

DIDIER. - Oui. Mais depuis que l'amour l'a rchauff, il hiberne de moins en moins, tu remarqueras. Bientt, il se contentera comme tout un chacun de ses huit heures de sommeil. Et d'ici ce qu'il fasse de l'insomnie, y a pas loin ! Ah l'amour !

SYLVIE. - Tu crois qu'il l'aime ?

DIDIER. - Qui ? Hlne ? Ah ! ma petite !

SYLVIE. - Non, Evelynne.

DIDIER. - C'est pareil.

SYLVIE. - On n'aurait jamais d lui laisser croire ! Papa d'ailleurs a tout de suite regrett d'avoir donn son consentement.

DIDIER. - Ah ! a. Il l'a regrett ! Mais papa, lui, qu'est-ce que tu veux, c'est sa secrtaire.

SYLVIE. - Une secrtaire, a se remplace.

DIDIER. - Elles sont plus ou moins doues.

SYLVIE. - Moi, j'espere bien qu'il lui en voudra. Qu'il se mettra la har comme une aventurire. Qu'elle est, d'ailleurs.

DIDIER. - Eh ! ! Aventurire ! Trs 1900 !

SVLVIE. - Une cocotte et une gourgandine !

DIDIER, regardant dans le jardin. La voil ! Et attention ! Elle sera peut-tre un jour notre arrire-grand-mre .

(Entre d'Evelynne. Ou, plutt, entre de Tartas. Car juste avant qu'elle n'entre, elle, lui, qui guettait, fait irruption, il houspille ses enfants et harles.)

DE TARTAS. - C'est a ! Etalez-vous bien, vous autres ! S'il descend et qu'il fourre son nez dans ces lettres, on aura bonne mine ! Allez ! Dans mon bureau. Et en vitesse. Charles ! (Il lui tend sa mouche qui tranait.)

CHARLES. - Ah ! cette mouche ! quelle barbe !

DE TARTAS. - C'est le plus petit modle, ne te plains pas.

(Sortie des trois. Comme Evelynne allait les suivre.)

DE TARTAS. - Doucement, mignonne. Voil huit jours que sous un prtexte ou sous un autre, tu me files entre les pattes. Stop ! Je ne sais pas si tu te rends compte, Evelynne, du supplice que j'endure depuis huit jours.

EVELYNE. - Pourquoi un supplice ?

DE TARTAS. - Oh ! Je sais ! Pour toi, il faut le reconnatre, a n'a pas l'air d'un trs grand supplice.

EVELYNE. - Nous jouons des rles. Tous. Ce n'est pas moi qui ai choisi le mien. C'est mme toi qui as insist.

DE TARTAS. - Oui. Mais quand j'ai allgrement donn mon consentement, je croyais que c'tait un fantme, moi. Si on m'avait dit que le fantme c'tait toi ! Et que je devrais m'attendrir et m'extasier : Regardez-les, les tourtereaux ! Croyez-vous qu'ils sont chou ! Quels amours ! Pendant que tu te pmes dans les bras de ce vieillard ! Car tu oublies son ge !

EVELYNE. - 25 ans ?

DE TARTAS. - Et le pouce ! Vous, les femmes, vous ne voyez que les apparences. Mais, enfin, les dates sont l : 1875, 1957. Calcule.

EVELYNE. - Tu m'as toujours dit que chez un homme l'ge ne comptait pas.

DE TARTAS. - D'accord. Mais 82 ans, tout de mme !

EVELYNE. - Il les porte bien, reconnais-le.

DE TARTAS. - Plaisante maintenant. Je t'assure que j'ai le coeur plaisanter, moi. Bon. Je ne te fais pas une scne de jalousie. On ne peut pas tre jaloux d'un monstre. Seulement, ce monstre, ne l'oublie pas, est le grand-pre de ma femme. En outre, et surtout, c'est un bien national et mme international, dont j'ai le dpt, moi, Tartas. Alors, j'oublie tout le reste. Je m'lve au-dessus de mes petits sentiments personnels. Je me transcende. Pour ne penser qu' lui : Primum, l'hibern. Parce qu'il faudra bien, et plus vite que tu ne crois, lui apprendre la vrit, l'ge qu'il a. Et qui tu es. Tu n'y penses gure, toi, ce moment crucial ?

EVELYNE, ambigu. - Tu crois ?

DE TARTAS. - Alors, pourquoi te conduis-tu de la sorte ?

EVELYNE. - Enfin, qu'est-ce que tu me reproches ?

DE TARTAS. - D'tre trop gentille avec lui !

EVELYNE. - Je suis sa fiancee oui ou non ?

DE TARTAS. - Oui, mais une fiance de 1900. Une marguerite dans les cheveux, avec des pudeurs ex-quises, et qui se laisse arracher on rougissant un baiser sur le front entre deux parties de jeu de grces. Toi, tu me joues a en petite pin-up du caf de Flore ! Je sais ce que je dis. Et ce que je vois. Hier encore, je vous ai surpris dans un baiser qui faisait bien ses cent mtres de pellicule. Et sur le banc qui est tout prs de la rue. Devant toutes les religieuses !!!

EVELYNE. - Qu'est-ce que tu veux ! Quand sur deux acteurs, il y en a un qui ne l'est pas.

DE TARTAS. - O veux-tu en venir ? Dis ?

EVELYNE. - Moi ?

DE TARTAS. - Oui. L'hibern, c'est la fortune ? Ce n'est pas tomb dans l'oreille d'une sourde.

EVELYNE. - Mon pauvre vieux ! Tu es toujours ridicule, c'est ce qui l'empche d'tre ignoble. Tu t'lves. Tu te transcendes. Primum, l'hibern. S'il m'aimait fond, ce serait grave pour lui. Et pour toi, surtout. Et moi ? Tu te moques bien de moi dans cette histoire. Une petite intrigante. Quand on est la matresse de Tartas, j'avoue. Et si je me mettais l'aimer, moi ? Voyons ? Suppose. Qu'est-ce qu'il m'arriverait ? (Entre de Madame.)

MADAME. - Ah ! Vous tes l, Mademoiselle. Et avec mon mari. C'est parfait. J'attendais assez ce moment de vous voir seuls tous les deux.

DE TARTAS. - Ah ! oui ? Pourquoi donc, chre amie ?

MADAME. - Eh bien ! pour vous dire que j'ai enfin dcouvert la vrit.

DE TARTAS. - Ah ! Poh ! Une tuile n'arrive jamais seule. Seulement, ma pauvre Edme, quel moment ouvrez-vous les yeux ? Au moment prcis o justement mademoiselle m'chappe !

MADAME. - Quoi, Mademoiselle, vous ne voulez plus jouer votre rle auprs de Paul ?

DE TARTAS. - Attendez, Edme, attendez. C'est la vrit au sujet de Paul, ou mon sujet ?

MADAME. - A votre sujet ? Pourquoi votre sujet ?

DE TARTAS. - Ah ! bon !

MADAME. - Excusez-moi, Hubert, mais pour une fois, dans cette maison, il y a quelqu'un de plus intressant que vous mon ami, puisque l'avenir de l'humanit entire est li lui : c'est Paul.

DE TARTAS. - Mais je ne dis rien ! La vrit sur Paul ! Parfait ! Nous vous coutons.

MADAME. - Son sort me procupe de plus en plus. Il s'enracine chaque jour davantage en 1900. J'ai peur que la mthode du professeur Loriebat ne soit une arme double tranchant. Et qu'il soit en fin de compte plus dangereux pour lui d'accder notre poque aprs avoir retrouv toutes les habitudes de la sienne.

DE TARTAS. - Je suis comme vous ! Au dbut, ce film m'enthousiasmait. Je dchante ! D'abord, moi, je voyais cinq, six semaines de studio, pas plus. Sans compter d'importantes modifications au scnario sur lesquelles je ne suis pas du tout, mais pas du tout d'accord. Bref !

[illegible]

PAUL. - Quel rapport avec mon accident ?

DE TARTAS. - Attends, attends ! Ne t'impatiente pas, nous avons tout le temps ! Eh bien ! a a fini par craquer, avec l'Allemagne. Oui, mon petit. La guerre a été !

PAUL. C'est a ? Nous sommes en guerre avec l'Allemagne, et on n'a pas me dire que je dois partir ?

DE TARTAS. - Non, non, tu ne dois pas partir, rassure-toi. De toute façon, tu n'as pas modifiable. La guerre a été, mais il y a belle lurette que c'est fini !

PAUL. - Qu'est-ce qui est fini ?

DE TARTAS. - La guerre. La guerre de 14.

PAUL. - De quatorze quoi ?

DE TARTAS. C'est comme a qu'on l'appelle. Parce qu'il y a eu l'autre. Celle de 48. Qui est finie aussi, d'ailleurs. Toujours avec l'Allemagne. Au début. Parce que toutes les nations, finalement, sont entrées dans la danse. Et pour cinq ans chaque coup !

PAUL. - Tout a pendant que l'autre durait ?

DE TARTAS. - Eh oui ! Ah ! Il faut bien te dire que tu as vu beaucoup d'inconnus. Beaucoup, beaucoup, beaucoup...

(Paul qui avait dit dans des signes de solliciter regard de Tartas avec une nette scepticism. Si nette que celui-ci convulsa tout d'un coup ses batteries.)

Où ! Je ferais mieux de te dire carrément les choses, je vois a. Sinon, c'est moi qui te vas prendre pour un fou, je le sens. Voil. Tu n'as pas eu d'accident de cheval. Tu es parti pour le Plo Nord, un beau jour. C'est pourquoi je te parlais du Plo, tout l'heure, tu comprends ? Un coup de ta. Seul ton pre pourrait nous dire pourquoi, mais je ne suis pas ton pre. Pas plus que ta mere n'est ta mere. Et Alexandre et Camille, qui ne rappellent pas comme a, d'ailleurs, sont les arrieto-petits-enfants. Et te semble bizarre ? Tu te dis : 25 ans, grand-pre ! Seulement voil - et c' est ki mon petit qu'il te faut avoir du cran - tu n'as pas 25 ans, te en es ki.

(Entre de Didier. Bala de l'escalier. De Tartas ne peut pas le voir. Comme dans la scene du II, a il faisait des signes Evelyn, sans tre vu de Paul, c'est maintenant Paul qu'il peut faire des signes sans tre vu de de Tartas. A Paul qui coute, ahuri, se demandant de toute violence si son pre n'est pas devenu fou. Et ne l'affile pas non plus. Au fond, tu as 25 ans tout de meme. Tu n'as qu' te regarder dans une glace. C'est peine si tu les fais. Et c'est ce qui compte. On a type de ses arctères, que diable ! Et la vie est belle, pour toi, crié ! Ne te frotte donc pas, et ne t'accroche pas cette Hlas, qui est morte, d'ailleurs. Tu as les vivantes. Toutes les vivantes. Et pas les femmes de 80 ans, non ! Pas fou ! Fais, celles ! Les tendrises ! Des filles dont les mers a'alent pas ses quand toi tu fais di re qu de faire la cour leur grand-mere. Et qui me considèrent moi, ton petit-fils, comme un vieux schneque ! Veinard ! Alors, fiche la paix Evelyn. Avec le nom que tu as, mondialement connu, toi les femmes, toi l'homme, et la fortune, tout, et surtout-toi tout de meme ce moment ! que tu as ! mon fils.

(Echange de regards expressifs, pleins d'une communication voile entre Didier et Paul. De Tartas se reprend sur la nature de l'homme de Paul.)

Où, c'est pas comble ?

PAUL, avec une grande douceur. - Mais non, mais non. Continue.

DE TARTAS. - Tu... commences salier ton cas ?

PAUL. - Mais oui, mais oui. C'est tres intéressant.

DE TARTAS. - C'est tout ? a ne te paraît pas plus extraordinaire que a ?

PAUL. - Non coincidentement. - Enfin !

(Didier filicite Paul de son attitude, l'encourageant continuer et disparaît.)

DE TARTAS. - Celle-l, par exemple, elle est raide ! Imbecile que je suis : Je ne t'ai pas dit le principal ! Si tu ne suis pas, évidemment, ce qui c'est pass au Plo Nord, tu peux tre sceptique ! Tu ne te souviens toujours pas de ce que tu es all y faire ?

PAUL, soit. - Au Plo Nord ?

DE TARTAS. - Oui.

PAUL. - Je suis idiot, crevé le bien. C'est si bête, si sot-ce pas !

DE TARTAS. - Eh oui ! Eh bien, je pense, enfin les souvenirs restent que, face la mort, tu t'es hourlé de morphine et de whisky.

PAUL. - Ah !

DE TARTAS. - Ton organisation a fait ce moment des souvenirs prodigieuses. Et ne te restait plus qu' trouver de la glace.

PAUL. - Pour le whisky.

DE TARTAS. - Eh oui. La glace, ce n'est pas ce qui manque dans ce coin !

PAUL. - Eh oui !

DE TARTAS. - Tu tais savoir. Tu as pu piquer un bon petit roupillon, tranquille, qui a dur... tiens-toi bien !

PAUL. - Je me tiens.

DE TARTAS. - Cinquante-six ans.

PAUL. - Seulement ?

DE TARTAS. - a ne te suffit pas ?

PAUL. - Si, si. Cinquante-six ans. C'est pas mal.

DE TARTAS. - Et voil. Tu comprends tout, maintenant !

PAUL. - Ah ! Tres bien. Tres bien, tu vois. (Bref passage de Didier, dans le fond, qui se tirebrachonne de rive.)

DE TARTAS. - Et c'est tout l'effet que a te fait ?

PAUL. - Bien, maintenant que je suis ravi, qu'est-ce que tu veux, tant a faire une raison, pas ?

DE TARTAS. - Il est formidable ! a, mon petit, chapeau, comme dit Didier : Tu es fou-oui-da-bile !

PAUL, modeste. - Oh !

DE TARTAS. - Ah ! C'est les autres qui vont en faire une tle ! L'utopique ! Pourquoi pas le fou

PAUL. - Oh ! Ne ! Ne !

DE TARTAS. - C'est comme a, mon petit ! Je sens bien que dans cette maison il y a des moments o on me prend pour un fou. Ah ! a va tre un plaisir, maintenant, de tout l'apprendre ! Car tu te doutes qu'en cinquante-six ans, il s'en est pass des choses !

PAUL. - Bien, j'imagine !

DE TARTAS. - Les guerres, ce n'est pas tout ! Il y a la science, la science, dont tu es une preuve vivante. Ah ! Un mot !

PAUL. - Ah ! ah ! ah ! ah !

DE TARTAS. - Et voil, tu ré. Je te le disais, quand on rit, on est sage. Tu vas voir, tu n'as pas fini de l'ennuyer. Les halles ! Ha ha ha ! (Bruit de fou-rire) Ce halles ridicule, ce n'est pas un vrai halles.

PAUL. - Tiens ! Tu aurais dit.

DE TARTAS. - Enfin, c'est un halles prt pour toi par le Gouvernement.

PAUL. - Ah ! c'est gentil, a !

DE TARTAS. - Tu penses, aujourd'hui, mon pauvre petit - les aéroplanes, comme on disait de ton temps - tu sais quelle vitesse ils volent ?

PAUL. - Deux cents kilomètres l'heure, je parie !

DE TARTAS. - Deux mille huit cents ?

PAUL. - Voyez-vous a ! (Entre de Louise)

DE TARTAS. - Tiens, Louise. Oui, Louise. Au lieu de rouler ces yeux, cherche-moi mon poste de radio.

LOUISE. - Monsieur devient fou !

PAUL. - Chut ! Mais oui ! Pousse-toi mon poste de radium.

DE TARTAS. - Radium ! Ha ! ha ! ha ! (Fou rires) Et les religieuses ! (Entre de Madame et de Lucile) Et voici ta petite-fille ! Ah ! ah ! ah !

MADAME. Qu'est-ce que vous dites, malheureux ?

PAUL. - Lucile-hi creuse, va, maman.

MADAME, mure jén. - Ah ! ben. Tu ne t'as pas cru ?

PAUL, mure jén. - Voyez !

LE PROFESSEUR. - Out ! (Entre de Didier et Sylvie.)

PAUL. - Et voil nos arrieto-petits-enfants ! (A Madame et Lucile) Mais oui ! Mais oui ! Allez ! Venez sauter sur mes genoux, mes petits !

DE TARTAS. - Hein ! Il n'est pas formidable ? (Entre de Charles, tout de suite inquiet de sa marche)

Ha ha ! Notre farceur ! Faites la bise au tonton Paul, fine mouche.

PAUL, mé-voit. - Victor ! Fais comme moi, voyons ! (Et s'embarquent.)

DE TARTAS. - Alors ? L'utopique a fait du beau travail, non ? Qu'est-ce que vous en dites, Professeur ?

LE PROFESSEUR, tranchant. - Je dis, Monsieur, que maintenant il faudrait mieux aller vous reposer.

DE TARTAS. - Me reposer ? Fichtre non !

PAUL. - Si, papa. Il faut aller te reposer. Le professeur a raison. Va. Tu vas voir comme c'est bon de se reposer dans un bon fauteuil.

DE TARTAS. - Ah ! Il me prend pour un fou ?

PAUL. - Penses-tu ! Tu voil une tle ! J'ai 82 ans. Je suis ton grand-pes. Je reviens du Plo Nord. Et les aéroplanes font deux mille huit cents kilomètres l'heure. (Cin d'oeil aux autres.) C'est parfait !

DE TARTAS. - Non de di... ! Il n'a pas cru un mot, a c'est le comble ! Mais, dit-toi, vous autres ! dites-lui que c'est vrai !

LE PROFESSEUR. - Monsieur, je vous assure, allez vous reposer.

DE TARTAS. - Bande d'imbeciles ! Puisque je lui ai tout dit, bon sang ? Paul, c'est la vie. Ma radio ! a est ma radio ! Qu'est-ce que je pourrais lui montrer ! Tiens, ma harbe ! Tire sur ma harbe, tu vas voir

Ab ! laissez-moi vous autres ! Critins ! Paul je ne suis pas fou ! (Il tire sur sa harbe.) Regarde ma harbe ! Elle tint, la vache !

CHARLES. - Ah si ! Tu es fou ! (Sortie de Tartas, Didier et Charles.)

LE PROFESSEUR. - Syndrôme de Blahat. Pressentiment. Je sens que je vais devenir fou farceur, dit-il.

MADAME. - Comment, Professeur ? Vous ne pensez pas qu'il soit vraiment fou ?

PAUL. - Ma pauvre maman ! Qu'est-ce qu'il te faut ! Et tu n'as pas entendu tout ce qu'il a pu me raconter ! Que j'aurais dormi cinquante-six ans dans du whisky bien glacé. Qu'il y avait eu deux guerres mondiales. Et ce halles, c'est le Gouvernement qui me l'a prt !

MADAME. - Non ! Ce n'est pas possible ! Il t'a dit tout a ?

PAUL. - Tu vois bien !

LE PROFESSEUR. - Inconnu !

MADAME. - Mais qu'est-ce qui lui a pris ?

LE PROFESSEUR. - Paranoïa, Madame. Avec poichose d'interprétation et hystérie du premier deg.

MADAME. - Ah ! Professeur ! Mais a a l'air grave, dites donc ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Et voil ! Ce qu'on craint pour le fils, c'est le mari qui l'attrape ! '

(Elle sort, entrnant le professeur. En scne, Paul et Sylvie, seuls.)

PAUL. - Pauvre Titine ! Et pauvre papa !

SYLVIE. - Ne t'inquite pas. Il s'en tirera, va. Quel dommage !

PAUL. - Qu'il s'en tire ?

SYLVIE. - Non. Toi. Chaque fois qu'un garon me plat, il y a toujours un obstacle. (Entre d'Evelyne.) Ou deux.

PAUL. - Hlne ! (Sortie de Sylvie.)

PAUL. Tu les as vus ?

EVELYNE. - Oui.

PAUL. - Tu sais ?

EVELYNE. - Oui.

PAUL. - C'est terrible !

EVELYNE. - Ne t'inquite pas. Il s'en tirera, va.

PAUL. - Tu es comme Camille. Vous tes optimistes, vous. Moi, c'est mon pre.

EVELYNE. - C'est ton pre. c'est ton pre, bon. Mais il ne faudrait pas maintenant que, toi, tu ailles te frapper pour lui. Il l'a bien cherch. Ce n'est tout de mme pas ta faute.

PAUL. - Justement, je me pose la question. L'histoire de notre mariage, il faut bien le dire, a t un rude coup pour lui.

EVELYNE. - a c'est vrai.

PAUL. - Je me demande prsent s'il n'tait pas dj dtraqu quand il m'a donn son consentement. Il tait si enthousiaste tout d'un coup ! Et ses arguments, d'un bizarre ! Et aujourd'hui, sur quoi clate sa crise ? Sur mon dada.

EVELYNE. - Quel dada ?

PAUL. - Mais que j'aurais aim vivre en 1950.

EVELYNE. - C'est vrai ?

PAUL. - Quoi, qu'est-ce qui est vrai ?

EVELYNE. - Tu aurais voulu vivre en 1950 ?

PAUL. - Ecoute ! On dirait que c'est nouveau. Alors, ce pauvre papa, je l'avais tellement serin avec a, que nous vivions une poque ingrate, o tous les progrs taient l, balbutiants, l'automobile, l'aroplane, le cinmatographe, l'lectricit, mais que dans cinquante ans, ce serait prodigieux, qu'il a cru que c'tait arriv, le pauvre bougre !

EVELYNE. - Oh ! Paul ! Paul ! C'est merveilleux ce que tu dis ! !

PAUL. Qu'est-ce que je dis ?

EVELYNE. - Mais que tu n'aimes pas ton poque ! Que. tu voudrais vivre en 1950 !

PAUL. - Enfin, Hlne, est-ce que je ne te l'ai pas dit cent fois ?

EVELYNE. - Oui. Mais je ne croyais pas que tu parlais srieusement.

PAUL. - De toute faon, srieusement ou pas ! Comme on ne peut pas donner un coup de pouce au temps !

EVELYNE. -- Paul ! Ecoute-moi. Ecoute-moi bien !

PAUL. - Oui.

EVELYNE. - Je t' aime.

PAUL. - Je sais.

EVELYNE. - Non, tu ne sais pas. Je ne te l'avais jamais dit.

PAUL. - Tu as raison, remarque. Chaque fois, je l'entends pour la premire fois.

EVELYNE. - Je t'aime. C'est incroyable, mais c'est comme a.

PAUL. - On dirait vraiment que tu le dcouvres.

EVELYNE. - Je le dcouvre. C'est si tonnant d'aimer que chaque jour on est un peu plus tonn que la veille.

PAUL. - Oui.

EVELYNE. - Et toi, Paul ? Tu m'aimes ?

PAUL. - Un peu plus tous les jours aussi.

EVELYNE. - Attention, Paul. Il faut en tre bien sr, cette fois. Parce que ta mre a raison, l'amour vous sauve de la folie.

PAUL. - C'est dj une sorte de folie.

EVELYNE. - Alors, il faut que tu sois sr, mon amour, que c'est moi, que c'est bien moi. Pas une autre femme. Une Hlne qui aurait exist, il y a longtemps, au fond de tes rves.

PAUL. - Je t'aime, toi. Et tu n'es pas un rve.

EVELYNE. - Telle que je suis, avec mes yeux moi ? Et mes cheveux trop plats, et mes bras trop minces ?

PAUL. - Et tous ces grains de beaut que je n'avais jamais si bien remarqus, je dois dire.

EVELYNE. - Oui, mes grains de beaut sont bien moi. Alors, c'est moi que tu aimes. Et dis-moi, Paul, est-ce que c'est pareil pour toi ? Est-ce que tu ne m'aimes pas plus fort depuis ton accident ? Enfin, avec quelque chose de nouveau ?

PAUL. - Si, c est vrai. D'ailleurs, depuis mon retour dans cette maison, ce n'est pas seulement toi. Je trouve tout un got nouveau. Etrange. Comme si j'avais eu deux vies. C'en est parfois angoissant. Sauf avec toi, mon amour.

EVELYNE. - Mais tu dois tout savoir, Paul. Je ne suis pas la jeune fille pure que tu crois. J'ai eu des amants. J'ai t la petite amie d'un vieux monsieur.

PAUL. - A monocle, je sais. Qu'est-ce que a prouve ? Que tu ne m'avais pas rencontr.

EVELYNE. - Oui. C'tait pour a. Je ne t'attendais plus. Je sais pourquoi prsent. C'est que les chances que j'avais de te rencontrer taient tellement faibles, mon pauvre amour !

PAUL. - Les chances de la rencontre sont toujours faibles.

EVELYNE. - Oh oui ! Mais pas comme nous ! Regarde-moi, mon amour. Et serre-moi fort. Bien fort. Comme si tu voulais t'accrocher.

PAUL. - Qu'est-ce que tu as ?

EVELYNE. - Rien ne nous sparera plus ?

PAUL. - Rien, tu le sais.

EVELYNE. - Ni le temps, ni l'espace ?

PAUL.- L'espace, il est vaincu, maintenant. Quant au temps, tu sais ce que je te dis toujours : tu le supprimes.

EVELYNE. - Alors, tu es sauv, mon amour. Viens. Viens avec moi.

PAUL. - O ?

EVELYNE. - En voyage. Pas loin. La maison ct. Mais c'est tout de mme trs loin. Tu sais, ce cinmatographe auquel tu croyais, toi ? J'en ai fait installer .un, l, pour toi. Afin que tu puisses faire ce long voyage qu'il faut que tu fasses. Et moi je serai ct de toi. Je te parlerai. Et je te tiendrai par la main, comme quand on raconte aux enfants un conte de fes un peu fantastique.

PAUL. - Hlne...

EVELYNE. - Mon amour ?

PAUL. - J'ai peur...

EVELYNE. - Non. Je t'aime et tu m'aimes. On peut traverser les sicles.

(Il la suit, doucement. Sur le seuil de la porte, il s'arrte. Se retourne : sur le seuil de l'autre porte vient d'apparatre le capitaine. Tous les deux restent un instant immobiles se regarder, sans dire un mot.

Regard trange o passe comme une angoisse.)

EVELYNE le prend par la main. - Viens.

(Ils sortent. Le capitaine reste seul en scne, pantois.)

RIDEAU

ACTE IV

Retour de Paul et d'Evelyne.

Paul promène son regard autour de lui, comme s'il voyait les choses pour la première fois. Se tourne vers Evelyne.

PAUL. - Et pourtant...

EVELYNE. - Pourtant quoi, mon amour ?

PAUL. - C'est toi que j'aime.

EVELYNE. - Mais oui.

PAUL. - Comment t'appelles-tu ?

EVELYNE. - Evelyne.

PAUL. - Mais il ne faut pas que tu me quittes d'un pas.

EVELYNE. Je ne te quitterai pas.

PAUL. - Sinon, ce serait comme un rêve veillé. Je ne croirais jamais tout fait rien ni personne.

EVELYNE. - Le plus dur est fait, mon amour. Tu as vécu dans l'ordre tout ce que tu aurais dû vivre. Tu es prêt à affronter notre époque.

PAUL. - C'est tellement loin de 1900 !

EVELYNE. - Tu souhaitais tellement vivre cinquante ans plus tard.

PAUL. - Oui. Mais ça me fait tout de même un peu peur, maintenant.

EVELYNE. - Nous vivons bien tous depuis huit jours en 1900. C'est une affaire de décor, de costumes et de moustache, tu vois.

PAUL. - Et eux ?

EVELYNE. - Eh bien, eux, ils existent toujours.

PAUL. - Oui, mais ce ne sont plus eux.

EVELYNE. - C'est ta famille. Ce sont des trucs de ton sang, et qui t'aiment.

PAUL. - Ah ! Il ne fallait rien me dire.

EVELYNE. - C'était difficile mon amour. Réfléchis.

PAUL. -- Alors, écoute : ne leur disons rien encore eux. Je m'y suis attaché, ma mère, surtout, en quelques jours, avec un attachement de 25 ans. Tu comprends ?

EVELYNE. - Mais tu ne les perds pas.

PAUL. - Non. Mais ça ne sera jamais tout fait pareil, après.

EVELYNE. - Tu as raison, c'est peut-être mieux, pour ta mère qui est très sensible. Je vais les chercher. Et ne les regarde pas comme des phénomènes. Reste gai, comme tu l'as toujours été. La vie vous fait de terribles blagues, mais elle est belle, non ?

PAUL. - Oui, elle est belle. Attends ! Nous sommes restés enfermés six heures. Ils doivent se demander pourquoi.

EVELYNE, narquoise. - Ils ont déjà leur petite idée.

PAUL. - Qu'est-ce qu'ils croient qu'on a fait ?

EVELYNE. - Le stimulus de facto.

PAUL.-?

EVELYNE. . - Le premier qui ouvrira la bouche te fera comprendre.

PAUL. - Oh ! Dis ! Il me tarde de l'entendre !

EVELYNE. - Le premier ? Je vais te l'envoyer.

PAUL. - Non ! La radio !

(Elle sort. Paul regarde tour tour sa photo (le grand portrait du premier acte qui est accroché au mur) et son image dans la glace, comparant. Entre de Louise.)

Vous savez peut-être où il est, vous ?

LOUISE. - Quoi donc, Monsieur Paul ?

PAUL. - Le poste de radio.

LOUISE. - Monsieur veut dire le poste de radium ?

PAUL. - Non, non, de radio ! (Tête de Louise.) Le petit poste de poche de mon père !

LOUISE, ahurie et inquiète. - Oui, oui, je sais o il est... Mais faut pas en parler ?

PAUL. - Non. Faut pas en parler. a restera entre nous. Hein ? Un petit secret ?

LOUISE, allant prendre le petit poste dans sa cachette. - Tout de mme, Monsieur ne prfre par un joli morceau au phonographe ?

PAUL. - Non ! J'en ai assez de ce vieux rossignol.

LOUISE. - Bon, bon. (Elle prend le poste.)

PAUL. - Faites-le marcher !

LOUISE. - Ah !

PAUL.- Vite !

LOUISE. - Bon, bon... C'est un petit, ce sont les premiers pas ! Dans cinquante ans, on en fera de plus gros.

(Le poste joue. Musique. Paul coute, merveill. Comme Louise tourne les talons, ne sachant que penser, mais toujours inquiète, il l'arrête. Posment, il lui retire son faux chignon. Le lui tend. Elle le prend d'une main tremblante. Il lui fait :

Chut. Elle sort, affolée. Paul contemple le poste. Tourne un bouton. Speaker.)

VOIX DU SPEAKER. - L'hibern aura t le responsable de bien des modes inattendues. Le dernier chic chez les femmes du monde est de se runir pour le th et de se rendre en bande au Vsinet vtues en religieuses.

(Entre de Tartas, par porte bureau. Paul glisse aussitt le poste dans sa poche. Tartas, qui a des raisons d'tre furieux contre Paul, ne fait que passer, ne prtant tout d'abord aucune attention une voix la radio.)

DE TARTAS, bourru. - Ah ! Tu es l ?...

VOIX DU SPEAKER. - Christian Dior vient de crer, pour les chaleurs, une tunique d'Ursuline dans une bure extrmement lgre, trs agrable porter...

(Paul tripote les boutons dans sa poche. Tartas ralise retardement. Reste clou sur place. Paul a russi arrter le poste. Mais Tartas, mdus, se plante devant Paul d'o semble sortir le son.)

PAUL.- entre ses dents. - Oh ! Avec lui ! (Il sort le poste de sa poche.) Tiens ! Je te le rends.

DE TARTAS, suffoqu. - Tu sais ce que c'est ?

PAUL. - Une radio de poche !

DE TARTAS. - N... de D... ! Mais tu sais, alors ?

PAUL. - Qu'est-ce que je sais ?

DE TARTAS. - En quelle anne nous sommes ?

PAUL. - Mais en 1957 ? a n'a pas encore chang ?

DE TARTAS. - Qui te l'a dit ? Qui ?

PAUL. - Mais toi ! !

DE TARTAS. - Comment moi ?

PAUL. - Enfin ! Ce matin mme !

DE TARTAS. - Ah ! Est-ce que je suis fou, ou non ? Il faudrait le savoir !

PAUL. - Mais non, tu ne l'es pas !

DE TARTAS. - Et toi ?

PAUL. - Moi non plus.

DE TARTAS. - Mais alors ?...

PAUL. - Alors, tu devrais aller te reposer.

DE TARTAS. - Pourquoi me dis-tu d'aller me reposer ?

PAUL. - Si tu leur dis que j'coutais la radio, c'est encore toi qui auras des ennuis... Va.

DE TARTAS, se prenant la tte. - a y est ! Je le deviens I Je suis en train de le devenir. Le professeur ? O est le professeur ? (Il sort.) (Entre de Charles .)

CHARLES, radieux et officiel. - Mes flicitations, mon garon.

PAUL.-Pourquoi donc ?

CHARLES. - Mais pour ton mariage. Maintenant que tu sais que tu tais mari, on peut enfin te fliciter.

PAUL. - Ah I Le stimulus. a y est, j'ai compris.

CHARLES. - En six heures, tu as eu le temps de comprendre, h, farceur ! Ha ! ha ! Remarque, a arrive beaucoup de maris d'oublier qu'ils sont maris. Mais avec une femme comme la tienne, veinard, ce serait dommage!

(Paul qui le considre avec des yeux neufs, clate soudain d'un rire lger.)

PAUL. - Oh ! Rien. Je pense tout d'un coup quelque chose. D'un cocasse. Mais d'un cocasse !

CHARLES, inquiet. - C'est ma mouche ?

PAUL. Non. Tu as bien eu un oncle, toi aussi, dans ta jeunesse ?

CHARLES. - Oui, mais je ne l'ai pas connu. Enfin...

PAUL. - Enfin quoi ?

CHARLES. - Enfin rien.

PAUL. - Eh bien, tu n'aurais pas eu envie de rigoler comme a, avec lui ?

CHARLES. - Si, si. (Charles clate soudain d'une petite rire lger.)

PAUL. - Qu'est-ce qui te fait rire ?

CHARLES. - Oh I Rien. Moi aussi, je pense tout d'un coup quelque chose de cocasse. Mais alors, d'un cocasse ! Ha ! ha ! ha !

PAUL, riant avec lui. - Ha ! ha ! Ha ! C'est drle comme on rigole toujours entre oncle et neveu

CHARLES. - Ah ! oui. Ha ! ha ! ha ! (Entre de Didier et de Sylvie.)

DIDIER. - On n'est pas de trop, non ? a rend heureux, le mariage. ! On s'embrasse ? (Accolade .)

PAUL, le regardant. - Et pourtant !...

DIDIER. - Pourtant quoi ?

PAUL. - C'est Alexandre !

DIDIER. - Eh bien, oui je suis Alexandre. Tu ne vas pas refaire de l'amnsie ! (A Sylvie.) Fais pas cette tte, toi. Tu ne sais pas ? Mademoiselle est jalouse !

PAUL. - Jalouse, c'est vrai ? Alors, je ne suis pas si vieux que a ?

SYLVIE. - Toi, vieux ? (Entre d'Evelyne.) C'est elle qui est trop vieille pour toi.

(Entre de Madame, derrire Evelyne.)

MADAME. - Alors, mon fils ?

PAUL, brusquement mu. - Mam... (Il ne peut pas le dire.)

MADAME, - Ce fameux mariage que tu avais si peur de ne pas faire, tu vois, il tait fait.

PAUL. - Oui, ma...

MADAME. - C'est une bonne surprise ? Entre nous, les crmonies, ce sont toujours de jolies corves. En voil une dont on est dbarrasss. Passez muscade. Tant mieux, non ?

PAUL.- Si

Questo copione è stato visto: